



Petit Courrier des Dames.
Rue Meslée, N^o 25.

Blouse habillée en mousseline des Indes garnie de galons d'or. Coiffure de l'invention de M^r Michalon.

PETIT
COURRIER DES DAMES,

ou

Nouveau Journal des Modes,
des Théâtres, de la Littérature et des Arts.

~~~~~  
Ce JOURNAL paraît tous les cinq jours, avec sept gravures par mois : dont une d'homme. Prix de l'abonnement, 9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six mois, 36 fr. pour l'année. On paie de plus 50 c. par trimestre pour les départemens, et 1 fr. pour l'étranger. — On s'abonne au Bureau du *Petit Courrier des Dames*, rue Meslée, n<sup>o</sup>. 25; chez COLLIN DE PLANCY, libraire, boulevard Montmartre, n<sup>o</sup>. 25; PAIN-PARRÉ, PONTHEU, au Palais-Royal, MARTINET, rue du Coq S.-Honoré, et chez tous les libraires et directeurs des postes. Les lettres, paquets et envois d'argent doivent être envoyés francs de port au Bureau.  
~~~~~



MODES.

DES blouses ! des blouses, et puis encore des blouses ! voilà donc enfin une mode bien décidément déclarée, puisqu'elle est généralement adoptée. Ces jolies blouses font le bonheur des pères et des maris, et le désespoir des couturières et des brodeuses ; tant il est vrai que dans cette vie la moitié du genre humain ne peut être heureuse qu'aux dépens de l'autre moitié. Les blouses, dans toute la sévérité de leur simplicité primitive, n'exigeaient aucune façon ; et la femme-de-chambre la moins habile pouvait commencer le matin, la blouse dont sa maîtresse voulait se parer le soir. La modicité du prix de nos jolies étoffes offrait à la fantaisie des moyens très-

peu dispendieux pour satisfaire ses goûts. Depuis la modeste *perkaline unie*, dont on pouvait composer la blouse du matin, jusqu'à la belle mousseline des Indes, qui devait figurer le soir dans les promenades, quel vaste choix nos magasins de nouveautés ne présentaient-ils pas à nos caprices? Une jeune dame fort aimable, à la versatilité près de son humeur, nous avouait hier avoir une trentaine de blouses de toutes les couleurs, voulant, disait-elle, que sa toilette se trouvât tous les jours en harmonie avec la disposition de ses pensées.

Venait-elle de lire une des noires productions de M. D'Arincourt? son esprit, assombri par des idées sinistres, la disposait au choix d'une blouse couleur *solitaire*, mais où le goût et la mode venaient néanmoins présider à l'arrangement de chaque pli. Un réveil matinal lui donnait-il l'idée d'une promenade champêtre? se revêtant aussitôt d'une blouse de fine *percale*, et ceignant sa taille d'un large ruban bleu; semblable à la *vierge de la vallée*, on la voyait s'égarer dans les plus obscurs sentiers; et l'on eût pris, dans cet instant, l'élégante petite maîtresse pour la simple et sentimentale *colombe du monastère*. Apprenait-elle l'arrivée de quelques tissus étrangers, ou l'invention d'une nouvelle mode? elle passait à la hâte une blouse de batiste écrue, ornée d'une foule d'accessoires en cordonnet verd; et se trouvant dans un négligé des plus convenables à ses projets, elle employait une partie de la journée à courir chez ses amies, et allait avec elles dans tous les magasins; mais comme dans bien des caractères la fatigue semble disposer à l'humeur, notre jolie coquette, en rentrant chez elle, veut bientôt se débarrasser d'une robe déjà trop fanée pour convenir à sa recherche, et, n'ayant rien dans cet instant pour la fixer dans sa fantaisie, elle met presque machinalement une blouse d'une zéphyrine charmante, dont elle daigne à peine fixer les plis par une ceinture de cuir. Pour une jolie femme un peu de désordre n'a rien de redoutable; et quand nous arrivâmes chez elle, nous la trouvâmes dans l'abandon le plus gracieux. Elle était entourée de dix étoffes nouvelles, préparées pour être employées en blouses, mais ne sachant dans ce grand choix laquelle devait mériter la préférence, nous lui demandâmes enfin ce que l'on pouvait présenter comme mode du meilleur genre: Ah! mon dieu! nous répondit-elle vivement, dispensez-moi de toute description

pour le moment. Depuis quatre heures j'ai vu tant d'objets, qu'il n'est resté dans mon imagination qu'un souvenir confus, dont je ne saurais rien retirer! Ce soir je dois aller à une grande réunion, chez la comtesse de..... Je serai obligée de *déterminer* une toilette, et si vous venez me voir avant mon départ, vous pourrez juger le genre de mise le plus en vogue dans le grand monde. Nous nous gardâmes bien de manquer à ce rendez-vous, et nous trouvâmes notre jolie modèle prête à partir. Sa physionomie semblait embellie par l'attente des succès que devaient lui mériter sa tournure, ses grâces, sa parure. Cette parure, cependant, n'était encore qu'une blouse, mais en mousseline des Indes, bordée de plusieurs galons d'or. Les plis, disposés en draperies, allaient parfaitement à la taille svelte et élancée de l'aimable capricieuse. Ses cheveux étaient relevés par un peigne à l'antique, de l'invention de M. Bourguignon; sa coiffure, du goût de M. Bouchereau, était aussi gracieuse que distinguée. Il ne lui restait, pour perfectionner cette toilette, que le choix des bijoux. Nous lui vîmes successivement prendre différens écrins, puis restant quelque tems indécise entre les perles et les turquoises, elle finit par s'arrêter à cette dernière parure, et nous crûmes alors lui entendre dire après un léger soupir : Ah! celle-ci *lui* plaira davantage!... Il ne fallait pas chercher à approfondir cette phrase, c'était sans doute une indiscretion du cœur, et nous devions respecter son secret..... Pour moi, j'appréciai le sentiment qui avait inspiré cette exclamation, et je reconnus avec plaisir cette délicatesse qui porte la femme la plus légère à rapporter à l'objet de ses préférences jusqu'aux accessoires les plus frivoles de sa toilette.

Ainsi donc toujours des blouses; il ne nous reste plus d'autres détails à donner. On voit de tems en tems quelques robes qui passent à la faveur de leur élégance, mais auxquelles on doit toujours supposer au moins deux mois de date. Les chapeaux sont aussi simples que le reste de la toilette. Toutes les ceintures se serrent avec une boucle. Enfin, grâce à la forme des blouses, une femme paraît maintenant chercher à se voiler plutôt qu'à se parer. On forme de charmantes coiffures de soirées; avec des fleurs et de la gaze que l'on dispose d'après la physionomie. On laisse apercevoir tous les cheveux de derrière; quelquefois de longs bouts de gaze semblent s'échapper

de la coiffure, et viennent se nouer sous le menton, ce qui forme de jolies cornettes habillées. On fait la même répétition pour des coiffures du matin, mais au lieu de gaze et de fleurs, on emploie des fichus de tulle, et des rubans.

UNE SCÈNE DU MONDE.

DE tous les ridicules auxquels la pauvre espèce humaine est sujette, celui de ne savoir vieillir à propos est sans doute le plus extravagant; il est plus excusable chez les femmes, dont le pouvoir ne s'établit que sur leurs charmes. Mais, hélas! sans l'attrait de la jeunesse, que devient l'empire de la beauté? on pourrait la comparer à ces ruines de l'antiquité: elle rappelle des souvenirs, fait naître des regrets, et ne laisse plus une espérance.

Les mœurs et l'éducation des femmes leur prescrivent une réserve qui les met du moins à l'abri d'un travers d'esprit impardonnable: dès qu'elles ont passé la saison de plaire, elles n'osent afficher la prétention d'inspirer de l'amour; il est possible qu'elles puissent aimer, lors même qu'elles auront cessé de paraître aimables; mais la modestie et la délicatesse de leur caractère les forcent à renfermer, dans le fond de leur cœur, ce feu d'amour, qui pourrait s'allumer et les brûler encore sous la neige de leurs cheveux blancs.

Les hommes, au contraire, sont habitués dès leur jeunesse à ne pas dissimuler leur moindre désir; et ceux d'entre eux qui ne s'aperçoivent pas que les années se sont accumulées sur leurs têtes, se croient toujours le droit de parler le langage de l'amour; ils se croient le pouvoir de faire partager un sentiment qu'ils n'éprouvent souvent eux-mêmes qu'en imagination; car leurs sens glacés par l'âge, ne peuvent plus ressentir d'émotions: et, chez les hommes, l'amour naît d'abord d'une impression physique; cette impression peut s'épurer, et les conduire à éprouver la plus vive affection du cœur; mais, le cœur d'un vieillard est hors du pouvoir de l'amour: or donc, un vieillard amoureux ne nous offre qu'un objet de ridicule ou de pitié. La flamme dont il se dit consumé ne paraît plus à nos yeux, que comme la dernière étincelle d'un feu qui s'éteint, et que rien ne peut

ranimer : ou bien il ne présente à notre esprit que l'image d'un être privé de raison, et qui se laisse entraîner au délire d'une imagination déréglée; il devient alors l'objet de nos railleries, et nous lui refusons jusqu'à l'indulgence que l'on doit aux faiblesses de l'humanité.

Je me présentai un jour chez la jeune M^{me}. Dormeuil; elle était seule, et parut enchantée de ma visite; elle me proposa de passer la soirée avec elle; je présentai facilement qu'on n'attendait pas le jeune Valcourt ce soir-là. J'eus l'air cependant de lui tenir compte de son aimable attention, et j'acceptai le tête-à-tête; elle me parla tour à tour modes, musique, romans, bals, intrigues de société, même politique, et tout cela en moins d'une heure; vinrent ensuite les confidences: elle me montra vingt billets doux, elle m'en fit surtout remarquer les jolies vignettes, et le frais coloris de leurs charmans dessins. Je dus supposer alors qu'elle en conservait la collection tout bonnement par amour pour les arts; cependant, j'observai que je n'en voyais pas un seul de Valcourt; n'écrivait-il pas ses billets sur du papier à vignettes, ou n'écrivait-il pas du tout? J'étais assez bien avec M^{me}. Dormeuil, pour me permettre de l'interroger sur cette omission de confiance. « Oh! ces lettres là, me répondit-elle, je ne les montre à personne, pas même à vous: elles renferment le secret et le charme de mon cœur; mais ne parlons point de Valcourt aujourd'hui, ajouta-t-elle; je n'y veux pas penser: je veux dire des folies pour oublier combien je suis triste. » Elle se remit à feuilleter son album aux insignifiances, c'est ainsi qu'elle appelait le portefeuille aux billets doux à vignettes: « Tenez, reprit-elle, voici encore un poulet ambré. Oh! celui-là vous amusera, il est du vieux M^r. D....: c'est bien l'être le plus ridicule que j'aie jamais rencontré; peut-être viendra-t-il ce soir! je veux vous donner la comédie: s'il vient, dès qu'on l'annoncera, passez dans ce cabinet, vous pourrez tout voir et tout entendre; vous serez cachée par le rideau, et vous jugerez si Potier a chargé son rôle du ci-devant jeune homme. » Cette idée me parut plaisante: M^r. D.... vint en effet: et dès que je l'entendis nommer, je me blottis dans ma cachette. Il commença par exprimer à M^{me}. Dormeuil le plaisir qu'il éprouvait de la rencontrer seule. Bientôt il lui parla de son amour, et lui dépeignit l'ardeur dont il brûlait pour elle; après avoir

épuisé inutilement tous les éloges que l'on adresse à une jolie femme, il eut recours aux fictions poétiques : il compara M^{me}. Dormeuil à toutes les divinités de l'Olympe. Vénus n'était pas plus belle ; Hébée avait moins de charmes ; la déesse du matin , l'aurore aux doigts de rose , pouvait seule égaler son éclat et sa fraîcheur. Je pressentis où en voulait venir le galant vieillard ; cette dernière comparaison le conduisit naturellement à en faire une qu'il pouvait se rendre applicable ; en effet , je le vis bientôt se transformer en Titon. Il était bien plus épris que ne le fut jamais le fabuleux vieillard ; mais la métamorphose en resta là , et malheureusement le rajeunissement ne s'opéra pas pour lui. Loin de là , sa voix s'éteignit en exprimant les transports de sa flamme ; il eut alors recours au jeu muet de la physionomie : il tomba aux genoux de sa divinité.... Un événement , qui servait d'un côté à cacher sensément sa rougeur et l'embarras qu'elle éprouvait , me laissait voir les ris immodérés que lui causait une scène aussi comique. Cependant le vieux Titon commençait à ressentir l'influence de la beauté , le silence de M^{me}. Dormeuil l'enhardit ; bientôt il saisit une main qu'on ne lui retira pas ; bientôt il la couvrit de baisers.... M^{me}. Dormeuil saisit le cordon de la sonnette , qu'elle tira avec violence ; une de ses femmes accourut. L' amoureux septuagénaire ne put se relever assez promptement pour se sauver l'affront d'être surpris dans une situation aussi ridicule ; la honte vint ajouter à la faiblesse de ses mouvemens ; et je vis M^{me}. Dormeuil aider sa femme-de-chambre à le replacer dans un grand fauteuil à bras , où le pauvre vieillard figurait beaucoup mieux qu'aux pieds d'une jeune beauté ; fort heureusement quelques personnes survinrent un instant après dans le salon , et le pauvre barbon en fut quitte pour s'éclipser *incognito*.

..... honteux et confus ,
Jurant , mais un peu tard , qu'on ne l'y prendrait plus.

VARIÉTÉS.

IL est presque impossible de se livrer long-tems à quelque réflexion sur les usages de la société, sans être porté à les comparer avec les mœurs ou les coutumes étrangères. Le mariage surtout, qui semble une institution si naturelle, offre, dans ses formes, une variété qui dénote facilement les caractères des différens peuples qui sont assujétis à ses lois; décider où ses formes sont le plus sagement conçues, serait peut-être difficile, mais sur ce point nous croyons que l'on peut accorder aux Chinois la *palme de l'originalité*; car sans calculer entre l'inclination et les convenances, le jeune Chinois qui se trouve épris de la matrimoine, est obligé d'épouser la femme qu'il désigne, non pas sur l'étiquette du sac, mais sur l'extérieur de l'espèce de boîte où elle est enfermée. L'usage de ce pays ne permettant pas aux filles de se montrer à aucun homme, leurs mariages sont presque toujours faits par procuration, et il se trouve de vieilles négociatrices dont l'unique métier est de former des alliances. On s'imagine bien que ces femmes, payées largement par les pères ou les parens, en imposent souvent sur la beauté et sur les talens de la prétendue. Le contrat signé, l'argent reçu, les bijoux donnés, on fait les préparatifs de la noce.

Le jour arrêté pour la cérémonie, la jeune fille, richement parée, se met dans une chaise semblable à une chaise-à-porteur, dans laquelle on ne peut la découvrir; elle est suivie de ceux qui portent la dot. Cette dot consiste en meubles et en habits, renfermés dans des caisses. Si les parens sont opulens, tous les domestiques suivent avec des flambeaux; si ce sont des personnes d'une médiocre fortune, on loue des hommes pour former ce cortège; mais dans l'un et l'autre cas la cérémonie des flambeaux a lieu, fût-ce en plein midi. La chaise est entourée des parens, des amis, et de quantités de hautbois, de fifres et de tambours. Un domestique, préposé à cet effet, tient la clef de la chaise dans sa poche, et ne peut la rendre qu'au futur mari, qui doit attendre son épouse à la porte de sa maison. Lorsque l'on arrive, le domestique présente la clef au marié, qui juge dans ce moment si le sort l'a bien ou mal servi. Quelquefois le marié, désespéré de la supercherie

des négociatrices a mieux aimé perdre l'argent déjà donné, et a renvoyé la femme, la chaise, la clef, le domestique et les parens.

THEATRES.

PETITE REVUE.

TANDIS que le public, avide de nouveautés, se porte en foule aux Théâtres de la Porte Saint-Martin et du Panorama Dramatique, pour applaudir les pirouettes et les entrechats de la Veuve du Malabar dans le *Sacrifice indien*, ou frémir du féroce sang-froid du sanguinaire *Ali-Pacha*; qu'il contemple la magique beauté des décorations de ces deux pièces, ainsi que le luxe des costumes, le Second Théâtre Français éprouve un sort contraire.

M. Tourniquet, rapsodie reçue avec acclamation par le Comité de lecture de l'Odéon, ne l'a pas été de même par le public. Cette pitoyable peinture de mœurs deshonnêtes, est tombée complètement avant la fin du troisième acte.

Le départ de Mlle. Georges pour Lyon, ajoute encore à cette mésaventure : si Mesdames Wenzel et Delâtre, Messieurs Perrier, Lafargue et Dellemeence faisaient aussi un petit voyage, l'administration se rappellerait long-tems de *M. Tourniquet*.

Cette pièce avait pourtant été examinée par un *examineur ad hoc*, et jugée par lui digne d'un grand succès. On raconte à ce sujet, qu'un jeune auteur, qui n'est pas sans imagination, si l'on en juge par le tour qu'il a joué à l'examineur, fatigué d'essuyer des refus sans obtenir lecture du Comité, sans même avoir pu connaître les motifs de ces refus, a eu l'heureuse idée, en remettant une nouvelle pièce, de coller légèrement ensemble plusieurs feuillets. *Le silencieux juge sans appel*, après plusieurs mois d'*examen*, a rendu le manuscrit, comme n'étant pas digne d'être lu.... par le Comité. Comment cette sentence avait-elle été portée?..... Les feuillets étaient encore collés!

A ce numéro est jointe la planche 63.

Imprimerie de DONDÉY-DUPRÉ, rue St.-Louis, N^o. 46, au Marais.